

1

Mari

Cher Mr. Rutherford,

Je vous demande humblement d'accepter ici mon préavis de deux semaines. À compter du vendredi 26 mai, je quitterai mon poste d'assistante. Je ferai tout mon possible pour assurer une transition fluide pour l'entreprise.

*Cordialement,
Maribel Collins*

J'enfonce mon stylo dans l'épais papier cartonné, raturant ma démission soigneusement rédigée avant de la froisser dans ma main et de la repousser dans l'angle de mon bureau. Elle est trop gentille, et Hudson Rutherford ne mérite *pas* la gentillesse.

Il est sept heures et demie ; je dispose donc d'une demi-heure pour trouver une meilleure formulation... qui laissera une impression durable.

Je suis sa troisième assistante cette année, et on n'est qu'en mai. Ce n'est pas pour rien que personne ne peut supporter de travailler pour lui plus d'un mois ou deux, et il serait temps que quelqu'un lui en explique la raison.

Autant que ce soit moi.

M'éclaircissant la gorge, je fais une nouvelle tentative.

Hudson,

Vous êtes grossier, sans aucun égard pour les autres, et je ne souhaite plus travailler pour vous. Vous croyez que le monde tourne autour de votre personne. Votre fortune colossale me dégoûte, tout comme ce Rolodex secret de numéros de téléphone féminins que vous cachez dans le troisième tiroir à gauche de votre bureau. Votre beauté disparaît derrière votre vanité et votre arrogance, et votre gentillesse, j'en suis convaincue, est inexistante. Vous traitez vos employés comme des larbins, et vous êtes le plus hypocrite enfoiré que j'aie jamais connu.

Je travaille pour vous soixante heures par semaine sans même un merci, une augmentation ou un bilan de performances élogieux. J'en ai assez de faire vos courses ingrates, et je n'ai pas passé quatre années à l'université pour faire des photocopies et du café. Je n'ai pas signé pour ça.

Vous m'avez menti.

Sans affection ni gratitude aucune,

Mari

Je froisse aussi celle-ci en soupirant. Je crois que mon message s'est perdu parmi cette vomissure de mots vindicatifs, et je ne veux surtout pas passer pour vulgaire.

Écœurée, ça oui.

Fatiguée.

Sous-utilisée, sous-payée et accablée de travail.

Mais vulgaire, non.

Je jette le papier froissé dans la corbeille et saisis une dernière feuille à en-tête. Faisant fi des formalités, je choisis une approche plus directe. Ma mère m'avait dit un jour que l'important n'est pas ce qu'on dit, mais ce qu'on ne dit pas. Et mon père répète sans cesse qu'une action vaut mille mots. Peut-être ai-je trop intellectualisé cette lettre de démission ? Mon stylo fermement en main, je rédige ma dernière version.

Hudson,

JE DÉMISSIONNE.

Mari

C'est parfait.

J'admire mon œuvre avec un petit sourire en coin, plie la feuille en trois, puis la glisse dans une enveloppe couleur crème avec le logo de Rutherford Architectural dans le coin supérieur gauche. Après avoir léché le rabat et gribouillé son nom au recto, je la pose sur un tas de courrier que je prévois de lui remettre dès son arrivée. Je lui laisserai le temps de le lire pendant que j'emballerai mes affaires, puis filerai droit sur l'ascenseur sans lui laisser l'occasion de m'arrêter.

— Maria.

Je lève les yeux de mon poste de travail et vois Hudson qui arrive tranquillement dans son fameux costume marine et sa fine cravate noire. Il est en avance aujourd'hui.

— C'est Mari, dois-je le corriger pour la millième fois, inhalant son eau de Cologne aux senteurs de cèdre et de mousse.

C'est l'unique chose que j'en suis venue à apprécier chez cet homme.

— Ça rime avec *Paris* – vous vous rappelez ?

Il plisse les yeux, et quand il se tourne vers moi je remarque sa main droite collée à son oreille. Il est au téléphone.

Sans dire un mot, il ramasse le courrier sur le coin de ma table de travail et se dirige vers son vaste bureau vitré qui me noue le ventre dès que je dois m'y rendre.

C'est lui qui a conçu tout l'espace. Parois vitrées. Zéro intimité. Lignes épurées et modernes partout. Sièges en cuir châtaigne, murs blancs, bois de récupération et éclairages sur mesure, style milieu de siècle moderne, œuvrent de concert pour créer un espace bourdonnant d'inspiration créatrice, et tous les accessoires à visée décorative doivent être approuvés par le boss en personne. Le mois dernier, j'ai voulu apporter un cache-pot en céramique grise pour mon orchidée dendrobium, mais Hudson l'a trouvé trop miteux et industriel. Il a prétendu que ça baiserait son énergie – et il utilise des mots comme « baiser » et « énergie » parce qu'il se prend pour une sorte de patron Renaissance.

Mon cœur bat la chamade, et je reste là à tergiverser entre me précipiter illico ou attendre. En général, Hudson lit son courrier dès qu'il arrive, mais, à ce que j'en sais, il est toujours au téléphone.

Je reste là à pianoter sur mon plateau de verre, les pieds posés bien à plat, autant dire pétrifiés, sur le plancher de bois. Mon cœur fait un bond quand mon téléphone sonne. Je n'ai pas peur de lui – c'est juste que je déteste les scènes. Et j'ai comme l'impression qu'Hudson va tenter d'en faire tout un plat.

— Oui ? dis-je, les yeux rivés à la présentation du numéro.

Le poste d'Hudson clignote sur l'écran.

Il pousse un soupir.

Mon Dieu.

Il l'a lue.

Voici l'instant de vérité.

— Maria, c'est quoi, ça ?

— C'est quoi... *quoi*, monsieur ?

Encore un truc – vous en connaissez beaucoup, vous, des architectes de vingt-neuf ans qui exigent d'être appelés « monsieur » ?

— Cette invitation au gala Brown-Hauer ? Ça fait combien de temps que vous gardez ça sous le coude ? Il fallait répondre il y a deux semaines. Appelez et voyez s'il n'est pas trop tard, dit-il d'une voix plate.

On entend un déchirement de papier en fond sonore. Il se tait.

— Je croyais que vous aviez dit ne pas vouloir y aller ?

Je ne sais pas pourquoi j'en fais une question puisqu'il m'a bel et bien dit qu'il ne voulait pas s'y rendre. En fait, je sais que je l'ai dans un mail...

— J'ai dit ça ? demande-t-il avec un petit rire sardonique.

— Oui.

— Je ne me rappelle pas. Je n'aurais jamais dit une chose pareille. Pas pour le Brown-Hauer. Ce gala accueille le top du top du monde de l'architecture, vous vous foutez de ma gueule ?

Son ton monte légèrement, et je retiens mon souffle. Je devrais raccrocher et me barrer d'ici.

— Maria, dit-il.

— Mari, je le reprends. *Ça rime avec Paris.*

Si d'aventure il ne m'avait pas entendue il y a deux minutes...

— Pouvez-vous venir une seconde ? demande-t-il, sa voix aussi cassante que sa charmante personnalité. Nous devons discuter d'un truc. Presto.

J'ai la mâchoire crispée par l'angoisse. Je ne devrais pas me laisser ébranler par cet enfoiré, je le sais bien, mais c'est vraiment un patron infernal. C'est pour des gens comme lui que les *happy hours* ont été créées.

Au moins, il ne sera bientôt plus mon patron.

Je suis quasiment sûre qu'il a lu ma lettre et qu'il me fait venir pour tenter de me faire changer d'avis, mais c'est hors de question.

Mon estomac me joue des tours, et je suis sur le point de vomir – mais pas parce que je suis nerveuse.

Ou qu'il me fait peur.

Mais parce que je suis enceinte.

Et les nausées matinales sont une sacrée saloperie.

— Une petite minute, dis-je.

Je prends la bouteille d'eau à température ambiante devant moi, même si ma nausée redouble en la voyant. J'avais prévu de m'acheter des crackers et du soda en venant au travail ce matin, mais cela m'était sorti de la tête car je n'arrêtais pas de remettre en question ma décision de démissionner si soudainement alors que je serais mère célibataire dans quelques mois.

— *Vous* avez peut-être une minute à perdre, mais pas *moi*. Quoi que vous ayez à faire, je suis certain que ça peut attendre. Dans mon bureau. Illico.

Hudson raccroche sans me laisser le temps de protester, et avant de pouvoir changer d'avis je me dirige vers

son bureau comme si j'étais Dark Vador en mission, souffle rauque et tout le toutim.

J'agis.

Je ne cède pas d'un pouce.

Je démissionne.

Et je ressorts de ce bureau la tête haute.

D'habitude, je tape trois coups sur sa porte et j'attends qu'il me dise d'entrer, mais vu qu'ici toutes les parois sont en verre transparent il me voit parfaitement. Et, puisque je suis à deux doigts de démissionner, je n'en vois pas la nécessité.

J'entre en trombe dans son bureau, pose les mains sur mes hanches et reste fermement plantée sur le seuil. Hudson s'appuie contre le dossier de son fauteuil, mains sur sa nuque alors que ses lèvres pleines affichent un petit sourire amusé en totale contradiction avec sa voix irritée de de la minute précédente.

Chez cet homme, tout n'est que contradiction, et ça me rend folle.

— C'est quoi, ces manières, Maria ? demande-t-il, ses yeux montant et descendant sur mon corps. C'est vendredi. Souriez.

Je jette un œil à son bureau avec ma lettre posée sur le dessus de la pile de courrier.

Il ne l'a pas encore ouverte...

— Que vouliez-vous ?

C'est ma curiosité qui parle. À compter de tout de suite, je ne prévois plus de faire quoi que ce soit pour cet enfoiré suffisant.

— Avez-vous eu mon mail ce matin ?

Ah, oui. Les tristement célèbres mails du petit matin

qu'il envoie depuis son tapis de course à cinq heures. Ils ne vont pas me manquer.

Je fronce les sourcils.

— Je n'ai pas encore eu la possibilité de le lire.

— J'ai besoin que vous passiez récupérer mes affaires au pressing à dix heures. Déposez le tout chez moi ensuite, puis arrêtez-vous chez Palmetto pour me prendre un numéro quatre sans moutarde. Et n'oubliez pas de vérifier avant de partir. La dernière fois, vous ne l'avez pas fait, et vous savez combien je déteste le pain mou. Oh, et après le déjeuner, je voudrais que vous appeliez la fondation Brown-Hauer pour m'inscrire sur leur liste pour leur gala. Envoyez-moi un mail dès que vous avez fini pour que je sache que vous n'avez pas oublié...

Et il continue ainsi, mais je ne l'écoute plus. Je serre les poings le long de mon corps et je vois rouge. Il n'a pas besoin d'accompagner ses demandes d'insultes.

Voilà...

Voilà pourquoi je déteste cet homme.

Pourquoi je dois démissionner. Immédiatement.

C'est un micromanager maniaque du contrôle.

Je me moque de ce qu'il peut dire, il ne me fera pas changer d'avis, c'est hors de question.

Je suis arrivée à Manhattan après avoir quitté mon Nebraska natal, une lueur dans le regard, mon petit cœur rempli d'optimisme et d'espoir. Je voulais réussir. Je voulais devenir quelqu'un.

Comment pouvais-je savoir que tout le monde, à New York, se moque que vous ayez fini première de votre promotion dans une université privée inconnue au bataillon située au nord des États fondamentalistes religieux. Ici, seules vos relations comptent. Et si vous n'en avez

pas ? Il vous reste deux possibilités : grimper les échelons par la baise, ou trimer dur et espérer qu'on vous enverra un os à ronger.

J'étais bien décidée à réussir en conservant mon intégrité, mais, de toute évidence, accepter un poste chez Rutherford Architectural était un mauvais choix dans la mauvaise direction.

Adieu l'idée de me faire un bon curriculum vitæ.

— Maria, vous m'écoutez ?

Il s'avance dans son fauteuil, pose les coudes sur son bureau en verre. Dans son dos, une baie vitrée, flanquée d'immenses étagères chargées de tous les articles universitaires, revues et beaux livres de la création sur l'architecture, offre une vue panoramique sur le cœur de Manhattan. Si je peux dire un truc positif sur Hudson Rutherford – hormis qu'il pue le fric et qu'il exsude un charme odieux qui trompe tout le monde sauf moi –, c'est qu'il est passionné d'architecture. Cet homme vit, dort et respire le design.

Si je n'étais pas occupée à le détester, je pourrais presque trouver sa passion démesurée sexy...

— Non, je réponds.

— Pardon ? s'étouffe-t-il, lissant sa fine cravate noire sur son torse musclé avant de se redresser.

— Quand vous me parlez ainsi, dis-je la tête haute, ça me donne envie de fermer les écoutilles. C'est plus fort que moi. Une réaction automatique, si on veut.

Sa mâchoire se crispe, mais ses yeux brillent, et je me demande si une de ses assistantes a déjà osé se montrer franche.

J'en doute.

— Suis-je censé vous parler comme si vous étiez à

mon niveau ? Comme si nous étions égaux ? Maria, je suis votre patron. Votre *supérieur*.

— Raison de plus pour me parler avec un peu plus de respect. Cela s'appelle être professionnel.

Je serre tellement les lèvres que je ne les sens plus. Je n'arrive pas à croire que je dis tout ça...

— Je fais votre café. Je réponds à vos appels. Je passe prendre votre déjeuner. Je fais tout ce que vous demandez parce que, soyons honnêtes, je suis l'imbécile qui a signé pour ce poste, et pourtant je suis votre tête de turc. Si vous oubliez un truc, c'est toujours ma faute. Si *quelqu'un d'autre* oublie un truc, d'une manière ou d'une autre, c'est forcément ma faute. Si vous passez une mauvaise journée, encore ma faute. Si je ne travaille que soixante heures par semaine au lieu des quarante prévues, vous me faites croire que je suis une tire-au-flanc. Si je demande un jour de congé, neuf fois sur dix, j'obtiens un refus. C'est épuisant de travailler pour vous, Hudson. Cela ne fait que deux mois, et je ne peux plus continuer.

— Où voulez-vous en venir ?

J'essaie de trouver des indices sur son visage inexpressif, mais c'est impossible. C'est un homme qui cache son jeu en permanence. J'ignore s'il est paniqué, soulagé ou tout à fait autre chose.

Montrant la lettre qui trône sur sa pile de courrier, j'annonce :

— Je démissionne.

Je tourne les talons et sors de son bureau, pressée de me tirer de ce lieu que j'en suis venue à appeler le Palais immaculé ces deux derniers mois.

— Attendez, crie-t-il alors que je retourne à mon bureau pour rassembler mes affaires.

Je regarde par-dessus mon épaule et le vois dans l'embrasement de sa porte vitrée.

— J'aimerais vous faire une proposition avant que vous ne partiez.

Ha ! Je m'y attendais.

— Non merci, dis-je avec un sourire pincé en roulant des yeux et sans cesser de marcher.

— Maria, lance-t-il d'une voix rauque.

Je ne m'arrête pas, et mes talons claquent sur le plancher en bois de récupération.

Une fois dans mon bureau, j'attrape mon sac dans le tiroir du bas et y jette quelques objets personnels : ma crème pour les mains, mon baume à lèvres, un petit sachet de chocolats pour les urgences, et ma bouteille d'eau de secours. J'aurais bien pris des stylos de la société parce qu'ils sont super originaux, mais je préfère ne jamais revoir le logo Rutherford Architecture. Avant d'oublier, je retire de mon porte-clés celle de l'ascenseur de son penthouse et la plaque sur le bureau.

— Très bien.

Mon cœur bondit à la proximité soudaine de la voix d'Hudson. Je lève les yeux et le vois devant moi, ses mains lisses à plat sur mon bureau, le dos cambré. Ses yeux bleu saphir accrochent les miens, refusant de les lâcher.

— Allez-y, démissionnez. Surtout ne vous en privez pas. Vous serez remplacée dès demain après-midi.

Je lui offre un sourire factice.

— Content de savoir que ça ne vous posera pas de problème.

Je jette mon sac sur l'épaule et me redresse, voyant derrière lui l'ascenseur dont les portes s'écartent, et d'où émerge Hannah de la compta. Nos yeux se croisent, et je lis clairement « Oh, merde... », sur son visage.

Domage que je ne reste pas assez longtemps pour lui dire que tout va bien. Tout va on ne peut mieux.

— Au revoir, Hudson. Et bon courage pour trouver une remplaçante idoine. Je regrette de n'avoir pu être celle qu'il vous fallait.

Je contourne mon bureau et lui décoche un sourire sarcastique, mais il me surprend en attrapant mon poignet et en m'approchant de lui.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Je retire brusquement ma main de la sienne, la plaquant contre ma poitrine, le poing serré.

— Une dernière chose avant que vous ne partiez..., dit-il, et son regard s'adoucit juste assez pour que je le croie sincère pour la première fois depuis que je le connais.

— Non, dis-je en secouant la tête et en me retenant d'éclater de rire.

— Écoutez ce que j'ai à dire.

— Et pourquoi je ferais ça ?

— Parce que ça en vaudra la peine.

J'inspire un grand coup, une expression agacée sur le visage, me demande jusqu'où va ma curiosité. Que pourrait-il bien me vouloir, à moi, une employée mécontente qui s'apprête à partir en trombe de son cabinet ?

Mon estomac gargouille, et la nausée revient, suivie d'une formidable bouffée de chaleur. Une pellicule de sueur se forme sur mon front. Je sens que je vais vomir,

et s'il ne s'ôte pas de mon passage je le ferai sur son costume Prada immaculé.

La crise passe, remplacée par rien, et j'aspire une goulée de cet air pur de milieu hospitalier qu'Hudson tient à faire circuler dans les aérations du cabinet parce qu'il aide à « préserver la propreté de son énergie ».

— Je suis désolée, dis-je, mais il n'est rien que vous pourriez dire ou faire à ce stade qui me convaincrat de travailler un jour de plus auprès de vous. Je ne vous rendrais pas service, Hudson. Vous me dégoûtez.

Mon Dieu. Voici qu'une nouvelle vague de logorrhée monte dans ma poitrine avec une puissance irrésistible.

— Vous vous baladez comme si vous valiez mieux que tout le monde. Vous ne pensez qu'à vous. Vous êtes arrogant. Froid. Grossier. Et sans aucun égard pour les autres. Et, si vous croyez que vous allez me faire rester ici, vous délirez, alors, au revoir.

Un petit sourire naît sur ses lèvres, creusant un bref instant une fossette qui a le malheur et l'inconvénient de me rendre molle du genou. Je déteste ça, que sa beauté me déconcentre et me désarme autant.

— Du calme, Maria.

Il parle d'une voix basse, et quand il se penche tout près, je respire – et apprécie – l'odeur chaude et musquée qui émane de sa peau.

— Je sais que je suis chiant dans le travail. J'en suis parfaitement conscient.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas essayer d'y remédier ?

— Pourquoi le ferais-je ? Cette ville regorge de filles comme vous qui ne demandent qu'à travailler ici. Pourquoi devrais-je changer qui je suis pour leur plaire ? Et puis, ce ne sont pas les salauds comme moi – non, pires

que moi – qui manquent là-dehors. Si mes employées ne sont pas capables de me supporter, alors je vous fiche mon billet qu’elles n’y arriveront pas avec un autre. Je considère que je vous rends un fier service à toutes. Je vous prépare pour le monde réel.

— Je refuse de croire que les patrons comme vous soient la norme.

— C’est que vous êtes extrêmement naïve.

Il lève ses yeux bleu indigo au plafond avec un soupir avant de les reposer sur moi.

— Bref, trois millions de dollars.

— Trois millions de dollars – *quoi ?*

Je lui jette un regard interrogatif, ne comprenant pas où il veut en venir.

— Si vous acceptez de m’aider, je vous donne trois millions de dollars. Cash. Et vous n’aurez plus jamais à travailler pour cet insupportable enfoiré.

Il plaisante, c’est sûr.

— Hormis le fait que vous avez officiellement perdu la boule, je ne reste pas, pas ici. Pas comme votre assistante. Je vau mieux que ça.

— Je ne vous demande pas d’être mon assistante.

— Très bien, quoi que ce soit, je ne suis pas intéressée. Je suis diplômée en Business Analytics et en marketing international avec option finances.

Mes bras se crispent sur ma poitrine. Je ne suis pas intéressée par l’argent qu’il me fait miroiter ou par le coup fourré qu’il tente de jouer.

— Je sais ce que je vau et je sais quand un boulot n’en vaut pas la peine.

— Vous comprenez bien que trois millions de dollars est une somme généreuse, non ? Vu que vous avez,

euh, fait option finances et que vous savez tout de la... valeur ?

Il tente de réprimer un sourire, comme s'il ne me prenait pas au sérieux.

— Vous pourriez arrêter ça ? dis-je en posant la main sur ma hanche droite.

— Ça quoi ?

— D'être aussi condescendant ? Ça n'en finit jamais avec vous.

— Je vais faire des efforts. *Si* vous restez dans les parages.

— Inutile, je lui rappelle. Je ne reste pas.

— Ravalez votre fierté et acceptez de m'aider. Vous ne le regretterez pas.

— *Non*, dis-je, avec autant que conviction que je peux mettre dans ce mot.

La nausée revient, un rappel silencieux qu'il ne s'agit plus simplement de moi seule.

— Quoi que ce soit... c'est non.

Un mois plus tôt environ, après une période d'abstinence sexuelle déprimante que personne, à vingt-cinq ans, ne devrait vivre, j'avais téléchargé une de ces stupides applications de rencontres dont on sait parfaitement qu'elles ne servent qu'à baiser, et je m'étais trouvé le parfait coup d'un soir.

Je croyais avoir bien pensé à tout. Je suis sous pilule. Il a utilisé un préservatif. Toutes les mesures de précaution avaient été prises.

Il avait fait une grande université, disait-il, et il avait un de ces prénoms qui font riches, Hollis. Ses photos n'en avaient que pour l'île de Nantucket et les voiliers, et il citait F. Scott Fitzgerald dans sa bio. Quand on s'est

rencontrés, Hollis était amical, poli, bien coiffé et propre sur lui. Avec ses yeux couleur marron miel désarmants et ses épais cheveux châtain, il correspondait exactement à l'image qu'il avait donnée de lui. Et la nuit fut plutôt satisfaisante, quoique un peu barbante. Mais elle a rempli le vide et accompli la mission, et on est partis chacun de son côté.

Mais, il y a quelques jours, j'ai ouvert ma plaquette de contraceptifs par hasard et me suis rendu compte que cela faisait trois jours que j'aurais dû reprendre la pilule, mais je n'avais toujours aucun signe de mes règles. Une heure plus tard, j'avais acheté à la pharmacie du coin plusieurs tests de grossesse hautement sensibles, bien loin de m'imaginer que je me retrouverais devant une myriade de croix bleu pâle et de visages roses souriants.

Le monde s'est effondré ce jour-là.

J'ai commencé par appeler Hollis – normal, puisqu'il était le père. Mais, comme par hasard, son numéro n'était plus attribué. Je n'avais aucun moyen de mettre la main sur lui ou de connaître son nom de famille. J'ai même passé des heures à le chercher sur l'appli de rencontres, mais il semblait s'être évanoui dans la nature.

Alors voilà, il ne reste que nous...

Moi, et ce petit bout de vie dont je suis à présent seule responsable.

Je vais faire mes cartons ce week-end, louer un camion de déménagement avec le peu de crédit qui me reste sur ma MasterCard, et je repartirai le plus vite possible dans le Nebraska. Je ne peux pas me permettre d'élever un bébé dans cette ville, du moins, pas seule. Et, maintenant que je suis sans travail, je n'ai de toute façon plus les moyens de payer la location de mon studio miniature.

— Vous êtes bête.

Hudson me regarde mettre mon sac sur l'épaule, puis lorgne le bloc d'ascenseurs au loin.

— Avec cet argent, les bons investissements, et un peu de temps, vous pourriez devenir une femme extrêmement riche. Vous allez maintenant passer le restant de vos jours à trimer pour des enfoirés de mon genre parce que votre fierté vous aura interdit d'accepter ce tout petit service.

— Vous semez le doute dans mon esprit. Vous essayez de me manipuler. Je vois clair en vous, Hudson. Depuis le début. Vous n'êtes qu'un enfoiré d'égoïste. Vous ne pouvez pas vous en empêcher, c'est plus fort que vous.

— Vous avez raison. Moi, et tous les hommes de cette ville.

Il glisse ses mains fortes, douces, dans les poches de son pantalon et prend la pose d'un homme qui assume son comportement sans vergogne et refuse de s'excuser.

— Mais bon, vous n'êtes pas curieuse ? Vous ne voulez pas savoir ce que je veux de vous ?

— Pas vraiment, je réponds avec une moue. Vous me payez quarante mille par an ici, un salaire qui, si je peux me permettre, permet à peine de vivre dans cette ville. Et vous m'épuisez à la tâche. Je tremble à l'idée de tout le travail qu'il faudrait abattre pour gagner trois millions de dollars.

— Savez-vous jouer la comédie, Maria ? me demande-t-il, ignorant mon refus.

— Drôle de question.

— Très sérieuse au contraire. Et on ne peut plus simple. Arrêtez de me faire perdre mon temps et répondez.

— J’ai fait du théâtre au lycée, dis-je, repoussant mes cheveux de mon visage et bombant le torse comme une fondue de théâtre fière de l’être. Ainsi que deux ans à l’université. Et du théâtre amateur.

Hudson est tout *sourire*.

Je ne lui avais jamais vu un sourire aussi franc.

— Parfait, répond-il en plissant ses yeux bleus. Il faut que ce soit vous, Maria. Vous êtes engagée.

Les bras m’en tombent.

— Je suis... *quoi* ? Je n’ai pas dit... Je ne veux pas... non.

Hudson me saisit le poignet, m’éloigne de la porte du bureau, hors de portée des autres membres du personnel.

— Écoutez, dit-il à voix basse.

Il réduit l’espace entre nous.

— Je suis sûr que vous vous demandez ce que je vais bien vous proposer, et vous avez foutrement raison. Mais croyez-moi quand je vous dis que votre vie en sera changée à jamais. Tout comme la mienne – parce que je suis un enfoiré d’égotiste, ce qu’on sait tous les deux. Mais vous n’aurez jamais gagné aussi facilement trois millions et, quand tout sera fini, vous n’aurez plus jamais à me revoir – ou à travailler pour moi. C’est gagnant-gagnant, Maria. Et vous seriez bien bête de vous en aller.

J’inspire, retiens mon souffle, puis expire. Quand nos regards se croisent, je m’en veux mentalement d’envisager ne serait-ce qu’un instant de passer un marché avec ce diable.

Oui, il est incroyablement beau gosse avec sa mâchoire délicatement ciselée, son sourire à fossettes, ses cheveux couleur café, ses yeux d’un bleu profond, son physique de coureur, sa garde-robe haute couture et son QI de

Illusion

génie – non que j’aie fait l’inventaire de ses *atouts* avant... – mais rien de tout cela ne suffit à compenser la laideur cachée sous cette façade lisse et parfaite.

Sans dire un mot, je tourne les talons et appuie sur le bouton d’appel de l’ascenseur le plus proche.

— Que faites-vous ? dit-il, une inquiétude dans la voix.

Les portes s’ouvrent et j’entre, affichant un mince sourire et haussant les épaules.

— Je suis bête.